

Le deuil sied au cinéma suisse

Compétition Premier opus d'un duo de Lausannoises, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, «La Petite Chambre» porte dignement les espoirs romands de ce 63e Festival de Locarno. Un prix d'interprétation à la clé



Rose (Florence Loiret Caille) et Edmond (Michel Bouquet) au supermarché. L'infirmière et son vieux patient s'offrent une petite fugue très helvétique.

ARCHIVES

Norbert Creutz, Locarno

La sélection du ou des représentants helvétiques dans la compétition locarnaise est toujours une affaire délicate. Qu'il(s) surprenne(nt) et on crie au miracle. Qu'il(s) démérite(nt) et cela vire à l'affaire d'Etat. Pour son premier exercice en tant que sélectionneur, le Français Olivier Père a joué la carte de la diplomatie: un film allemandique (*Songs of Love and Hate*) et un romand.

Après la déception du premier (LT du 06.08.2010), on attendait avec un peu d'inquiétude le second, *La Petite Chambre* des Vaudoises Stéphanie Chuat et Véronique Reymond. Verdict: s'il n'a pas franchement enthousiasmé, par manque d'originalité, ce premier film équilibré et émouvant, qui offre de très beaux rôles au grand Michel Bouquet et à la discrète Florence Loiret Caille, n'a pas non plus démérité. Et il se pourrait même que le public l'accueille avec plus de chaleur que la presse... Le sujet, né à l'occasion d'un concours de la TSR appelant à identifier des thèmes d'ici, n'avait pourtant rien d'évident: comment

notre société s'accommode de son vieillissement. Là-dessus, les cinéastes ont imaginé mêler les trajectoires d'un octogénaire fâché de sa mise à l'écart dans un home et d'un jeune couple qui a perdu un enfant.

Pas de quoi détonner dans la gravité, limite sinistreuse, de ce début de compétition? Heureusement, le duo de jeunes cinéastes empoigne son sujet avec un tel tact, aussi loin de la brutalité provocatrice que de la langueur poseuse ou du tire-larmes facile, que son film n'exclut personne. Au contraire, il est de ceux qui savent impliquer n'importe qui, même auprès de personnages pas trop attirants.

La comédienne française Florence Loiret Caille (vue récemment dans *Parlez-moi de la pluie* et *Je l'aimais*), visage anguleux de petit oiseau triste, est parfaite dans le rôle de Rose, une infirmière à domicile qui a perdu un enfant, mort-né. Elle vient de reprendre son travail, à Lausanne, mais au contraire de son mari Marc (Eric Caravaca, *La Chambre des officiers*, *La Raison du plus faible*) n'a de loin pas encore fait son deuil. Contre

.....
Plutôt qu'une «proposition de cinéma», ce serait en somme du «cinéma d'auteur de qualité»

toute attente, la rencontre d'Edmond, un vieux patient grincheux (l'immense Michel Bouquet, soixante ans de carrière) que son fils cherche à placer dans un EMS, pourrait lui être bénéfique...

C'est leur statut de révoltés qui rend très vite attachants ces deux personnages. Tandis que l'une refuse l'oubli, l'autre en veut terriblement à son fils «ingrat» qui va partir s'installer aux Etats-Unis. Mais c'est bien sûr contre la vie et la mort elles-mêmes qu'ils en ont.

A partir de là, le récit se développe un peu comme une histoire d'amour, avec la froideur initiale, l'affrontement et les regrets, la naissance d'un besoin mutuel et une belle générosité pour finir. Comme tout cela est fort bien raconté et interprété, on est pris. Mais comme c'est aussi très écrit, la fin ne peut

que décevoir, faisant réapparaître ce qu'il y a de trop exemplaire et calculé dans ce croisement de parcours aux deux bouts de la vie.

Tout ceci est d'un équilibre exquis (vertus du tandem?), solidement produit (par Ruth Waldburger, Vega Film) et proprement filmé (par Pierre Milon, chef opérateur pour Laurent Cantet et Lucas Belvaux). Pourtant, quel trouble un grand cinéaste aurait pu tirer par exemple de la présence incongrue du vieil homme dans la chambre de l'enfant! Au lieu de quoi on en revient aux inévitables montagnes, aux Diablerets, sans qu'il soit possible d'y croire un instant...

Mais bon. On a suffisamment pleuré l'absence, en Suisse, de tels films, plus tournés vers le spectateur que vers l'ego de leur auteur, pour se plaindre. Plutôt qu'une «proposition de cinéma», *La Petite Chambre* serait en somme du «cinéma d'auteur de qualité» – avec tout ce que ce qualificatif a de contradictoire. Prix ou pas prix, il mérite en tout cas de rencontrer un public plus large en salles. Ce qui est prévu pour janvier prochain.